

— Parlez, monsieur. . . .

— Ici, madame, en plein air, sous ces ombrages ?

— Pourquoi pas ?

— C'est que, madame, ce que j'ai à vous dire est de la première importance et vous seriez sans doute la première à regretter qu'une oreille indiscreète entendît notre conversation.

Les yeux de Lafistole étaient brillants d'une ironie froide. Et Clotilde y lisait je ne sais quelle cruauté. Elle était inquiète.

— Venez donc, monsieur.

Elle l'entraîna vers un kiosque élégamment meublé dont elle ferma la porte, quand Lafistole fut entré.

Lafistole s'assit dans un fauteuil, croisa les jambes, fourra la poignée de sa canne dans sa bouche, puis délibérément :

— Madame, j'ai appris, à l'étude, que vous alliez marier votre fille.

— C'est vrai.

D'un air détaché, Lafistole ajouta, frappant du bout de son jonc sa bottine toute blanche de la poussière de la route :

— J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'apercevoir à l'étude, avec son père, Mlle d'Hautefort. . . . Je ne connais pas, pour ma part, de jeune fille plus jolie, ni plus adorable. . . .

Clotilde fut froissée de ce compliment, qui semblait un sarcasme, presque une injure dans la bouche de cet homme.

— Monsieur ! lui dit-elle, en se levant et les sourcils froncés.

Mais le bizarre personnage, avec grand calme :

— Adorable. Je maintiens le mot. Aussi n'ai-je pas pu la voir sans l'adorer. C'est pourquoi, madame, avant que le projet de mariage avec M. de Sévérac passe à l'état de fait accompli, je m'empresse de venir vous demander la main de Mlle Bérengère. . . . Vous n'aurez pas, madame, de fils plus dévoué que moi !

Mme d'Hautefort fut prise d'une envie de rire.

Evidemment, elle avait affaire à un fou. Même elle le plaignit.

— Le pauvre garçon ! murmura-t-elle. On ne l'aurait jamais dit !

Et après avoir repris un peu de sérieux :

— Certes, monsieur, votre demande m'étonne. . . . Le mariage de Bérengère, dans quelques jours sera célébré. . . . Je vous salue, monsieur. . . .

Et elle se dirigea vers la porte.

Il y fut d'un bond avant elle et lui barra le passage.

Il souriait toujours, mais la cruauté s'accroissait dans ses yeux.

— Madame, en vous adressant ma demande ainsi à l'improviste, je m'étais bien attendu à quelque surprise. Mais je vous assure que vous avez tort de ne la point prendre au sérieux. . . . Et je vous assure également que si vous voulez vous donner la peine de discuter avec moi, votre premier refus ne tiendra pas dix minutes devant mes arguments.

— Je vous prie, monsieur, de me laisser sortir. . . .

— Non, madame, pas avant de m'avoir entendu. . . . à moins, toutefois, et je vous rends libre de choisir, que vous ne préféreriez que j'aie à apprendre à votre mari, juge d'instruction à Orléans, le véritable nom de votre père. . . . ses antécédents. . . . et tout ce qui intéresse votre naissance. . . .

C'était la foudre, tombant aux pieds de Clotilde.

Elle pâlit horriblement, regarda Lafistole d'un air hébété, les yeux hagards, éperdue, ne respirant plus, ne comprenant pas.

Et ses tempes battaient à coups de marteau. Elle bégaya, presque incompréhensible :

— Vous dites ? Veuillez répéter ! !

Poli, plein d'égards, il fit deux ou trois fois tourner son jonc, en mangea la moitié avec un geste favori et, s'inclinant, il répéta mot pour mot la phrase précédente.

C'était bien cela, elle avait bien compris la malheureuse !

Elle s'abattit sur une chaise, brisée, vieillie de vingt ans en une minute.

— Vous savez donc, monsieur ? vous savez ?

— Je sais, oui, madame. . . . Rassurez-vous. . . . je suis seul à savoir !

Il ferma les yeux à demi, mâchonnant sa canne.

Clotilde le regardait.

Elle sentait sous ses pieds s'ouvrir un abîme, quelque chose de noir, d'insondable et de terrifiant.

Et ce qui l'épouvantait par-dessus tout, c'était le calme de cet homme si maître de lui et qui semblait se jouer d'elle.

Elle aurait préféré de la colère, des menaces. Elle se heurtait, au lieu de cela, à une impassibilité absolue, à une froideur de marbre.

— Mon vrai nom ? moi, je l'ai toujours ignoré. . . . Comment l'avez-vous appris ? Mon père ! Vous savez qui était mon père ?

Il fit un petit signe affirmatif, goguenard.

Clotilde murmura, pour elle, comme en une prière :

— Mon Dieu, que va-t-il m'apprendre ? J'étais si heureuse, trop heureuse ! Faites, mon Dieu, que si quelque malheur nous me-

nace, je sois seule atteinte ! Epargnez les miens. . . . Faites que je sois seule malheureuse. . . .

Elle ne pleurait pas. Ses yeux étaient secs et brillants.

— Parlez, monsieur, je suis prête à vous écouter.

— Madame, l'histoire sera très courte. Je vous prie de vous rappeler, pendant que je vous la raconterai, que j'ai eu l'honneur, il y a un instant, de vous demander la main de Mlle Bérengère. . . .

Alors Clotilde, d'une voix stridente, en un accès de folie :

— Ne prononcez pas le nom de ma fille, monsieur. . . . je ne veux pas. . . . je vous le défends !

Il s'inclina avec le même sourire obséquieux, ironique, énervant.

— Madame, en 1845, il y avait en Beauce une ferme qu'on appelait Montefreux, et qu'habitait un fermier nommé Jourdan. Je fais peut-être une erreur de géographie en plaçant Montefreux en Beauce, car il était plutôt dans ce qu'on appelle le Val, pas très loin de la Loire et entre Blois et Beaugency. Ce n'est ni la Touraine, ni le pays blésois, ni la Sologne, ni la Beauce. Du reste, pour peu que vous désiriez des renseignements plus précis !

— Passez, monsieur, passez.

— Montefreux dépendait du village de Nouan. Le fermier Jourdan avait pour garçon de ferme un grand gaillard, ancien soldat, — écoutez bien ceci et prenez note de son nom, — qui s'appelait Bastien. Il était l'amant de la fermière. Comme Jourdan, malade, ne mourait pas assez vite, ma foi, d'un commun accord, Jourdan fut assassiné par Bastien et sa complice. Le cadavre resta caché longtemps dans la ferme, pourrissant dans un coin. On ne savait ce qu'était devenu Jourdan. Puis, un jour, des soupçons s'élevèrent contre le garçon et les soupçons devinrent une certitude quand la femme, complice du meurtre, mais prise de remords, s'en vint à Beaugency s'accuser et accuser Bastien. Un mandat d'arrêt fut lancé. Bastien devait être arrêté pendant la nuit. Or, pendant la nuit, Montefreux brûla de fond en comble, et Bastien resta introuvable. On retira des cendres un cadavre carbonisé. Ce cadavre était celui du fermier et non celui de l'assassin. Celui-ci, avant de brûler la ferme, l'avait mise au pillage et avait réussi, ayant quelque argent d'avance, à passer en Amérique. . . . On ne le revit jamais. . . . C'était un rude homme, n'est-ce pas, madame ? Certes, sa conduite fut répréhensible. Cependant, ne dites point de mal de lui. . . . Ce Bastien n'était pas encore votre père, à cette époque, mais il devait l'être, quelques années plus tard, vers 1850, je crois.

Frémissante, une grosse sueur coulant du front, elle répétait, machinale, d'une voix rauque et méconnaissable :

— Bastien ! Bastien ! mon père ! Incendiaire ! assassin ! voleur !

— Tout cela, oui, madame. Ah ! c'était un gaillard, je vous l'ai dit.

— C'est impossible. . . . c'est une infamie, un mensonge. . . .

Et s'exaltant, folle, remplie d'une épouvantable horreur :

— Vous en avez menti. . . . Vous abusez de ma faiblesse. . . . de ce que je suis une femme. . . . de ce qu'autour de ma naissance existe un mystère pour broder sur ce mystère une histoire bien atroce. . . . Vous êtes un malhonnête homme. . . . Vous êtes un imposteur. . . . un misérable !

— Calmez-vous, madame, je vous en prie. . . . Comment écoulez-vous maintenant ce qui me reste à vous dire !

— Quoi donc encore ?

— Peu de chose, madame. Je comprends jusqu'à un certain point que ma révélation ait porté le trouble dans votre esprit. . . . Je comprends même très bien que vous refusiez de me croire, et je ne me fâcherai point des épithètes malsonnantes que j'ai entendues tout à l'heure. J'ai ma conscience pour moi. La preuve que je ne vous ai pas menti, madame, vous la trouverez, abondante et variée, dans les pièces que voici et que j'ai copiées de ma main, à votre intention.

En même temps, Lafistole remettait à la pauvre femme tout un dossier qu'elle prenait machinalement, sans savoir, ne se rendant plus compte de rien, roulant dans l'infini d'un désespoir sans borne, comme si elle avait été lancée, sur la terre, d'une hauteur vertigineuse, de toute la hauteur, hélas ! de son bonheur perdu !

— Vous en prendrez connaissance, madame, quand vous aurez lu, j'aurai le plaisir de vous revoir. . . .

Il se leva, fit faire deux ou trois moulinets à sa canne, puis ayant toussé légèrement :

— Je terminerai cette conversation, madame, comme je l'ai commencée. Je suis seul avec maître Georges Chavaïrot, à connaître ce redoutable et mortel secret. J'ai bien fait de dire : mortel, n'est-ce pas ? Eh bien, madame, il n'existe au monde qu'un seul moyen de m'empêcher de révéler toute cette histoire, et vous m'accorderez bien, je suppose, qu'elle intéresse au plus haut point la famille d'Hautefort.

— Ce moyen ? fit Clotilde, haletante et qui entrevoyait le salut.

JULES MARY,

A suivre